

Soumission de Michel Houellebecq

Ugo Dionne

Numéro 256, printemps 2016

Sacrer ou se taire : actualité de la censure

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82635ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dionne, U. (2016). *Soumission de Michel Houellebecq*. *Spirale*, (256), 41–43.

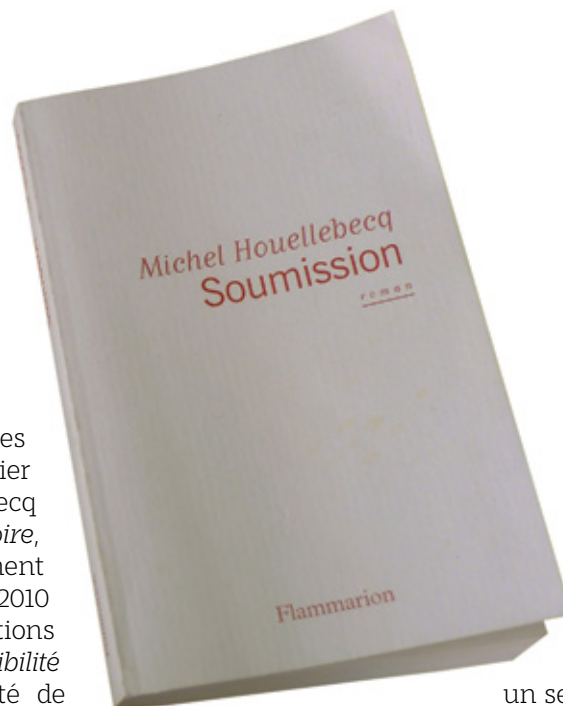
« EN 2022, JE FAIS RAMADAN » : MICHEL AU PAYS DU CORAN

PAR UGO DIONNE

SOUSSION

de Michel Houellebecq

Flammarion, 320 p.



Il y aurait eu de toutes façons événement. Premier roman de Michel Houellebecq depuis *La Carte et le territoire*, *Soumission* reniait l'apaisement relatif du prix Goncourt 2010 pour revenir aux provocations de *Plateforme* et de *La Possibilité d'une île*. Le spectre édenté de la littérature française y mettait son hyperréalisme salace au service d'un scénario cauchemardesque, en racontant comment, lors de l'élection présidentielle de 2022, un parti islamiste profite de la faiblesse des formations traditionnelles pour prendre le pouvoir et imposer à la France une charia « modérée ». Récit visionnaire, évoquant un futur sinon probable, du moins possible ? Simple brûlot fondé sur les pires hantises de la droite identitaire ? La classe médiatique s'apprêtait à entrer dans un nouveau cycle de querelles houellebecquiennes quand, le jour même où *Soumission* surgissait en librairie – et où *Charlie Hebdo* lui consacrait sa une (celle, donc, du dernier *Charlie* « d'avant Charlie ») –, les frères Kouachi surgissaient eux-mêmes dans les locaux du « journal irresponsable » de la rue Nicolas-Appert. *Soumission* a alors cessé de faire (seul) l'événement, pour entrer dans l'histoire. En a immédiatement fait foi, le 8 janvier, la désormais célèbre déclaration de Manuel Valls, selon laquelle « la France, ce n'est pas Michel Houellebecq, ce n'est pas l'intolérance » (ce dont se souviendra sans doute l'écrivain lorsqu'il évoquera, à la suite du 13 novembre, « l'attardé congénital qui occupe la fonction de Premier ministre »).

Alors que celle-ci n'avait pas encore une semaine, *Soumission* est donc devenu le livre de l'année 2015. On peut toutefois se demander si le roman de Houellebecq n'est pas « de l'année » dans

un sens plus étroit – s'il n'est pas

associé de façon indépassable à une conjoncture aussitôt dépassée. C'est le risque que court tout essai d'anticipation politique : comment lira-t-on le roman (le lira-t-on, d'ailleurs ?) après 2022, quand ses prédictions se seront révélées au moins partiellement caduques ? Dès sa parution, d'ailleurs, il a été impossible de le prendre tout à fait au mot – ne serait-ce qu'en raison de l'absence, dans la suite postulée des événements menant à la présidence islamiste, du 7 janvier 2015 et de ses suites immédiates. Son ancrage dans l'actualité, qui fournit à *Soumission* les cibles principales de son jeu de massacre, le voue du même coup à une rapide obsolescence. Le lecteur québécois, déjà, reste insensible à la mention de personnalités télévisuelles ou de politiciens obscurs, comme au récit des attermoissements du Parti socialiste ou de l'UMP – qui garde d'ailleurs ce nom, plutôt que celui de « Républicains » adopté depuis : la fiction, qu'on a voulu fonder dans le réel le plus concret, marque d'emblée le passage du temps.

Un filtre atrabilaire

C'est évidemment la dystopie religieuse, si molle et modérée soit-elle, qui a d'abord attiré l'attention sur le roman, avant sa parution

comme dans les remous de janvier 2015 ; c'est à ce titre qu'il est devenu objet de débats, de rancœurs, de « Coups de cœurs », avec ou sans lecture préalable. Il s'agit bel et bien d'un roman d'idées, dans lequel les discours de personnages porte-paroles (le jeune maître de conférences associé à l'extrême droite, le vétéran des services secrets, le président d'université converti à l'islam) côtoient les comptes rendus d'articles ou d'ouvrages fictifs. On serait même proche du roman à thèse, si la thèse défendue ne présentait pas un caractère ambigu, et si la politique-fiction n'était heureusement coulée dans le modèle, le *genre* du « roman de Houellebecq ».

Car l'histoire contemporaine passe ici par le filtre du protagoniste houellebecquien – celui qui, sous une forme (professionnelle) ou une autre, traverse tous les romans de l'auteur depuis *Extension du domaine de la lutte*. Après Houellebecq écrivain (*Les Particules élémentaires*), Houellebecq touriste érotomane (*Plateforme*), Houellebecq humoriste raëlien (*La Possibilité d'une île*) et Houellebecq plasticien (*La Carte et le territoire*), voilà donc Houellebecq professeur de lettres, en rade intellectuelle depuis la parution, quelque dix ans plus tôt, d'une monographie sur les néologismes de Huysmans. Toutes les caractéristiques du personnage sont présentes, aussi immuables et attendues que la houppette d'un Tintin : l'obsession et la misère sexuelles (accentuées par l'arrivée de la quarantaine et par la désertion saisonnière des concubines étudiantes) ; la misogynie pornographique (qui agit comme propédeutique à la conversion religieuse) ; la personnalité atrabilaire, que seule l'apathie protégée (mal) de la dépression suicidaire.

C'est par cette conscience amorphe, au bord de la nausée, que le séisme politique est réfracté. François, le narrateur de *Soumission*, est cependant plus *détaché* encore que ne l'étaient ses *alter ego*. Alors que ceux-ci pavaient la voie à une nouvelle ère, post-sexuelle, de l'humanité (*Les Particules*, *La Possibilité*), développaient une forme inédite de tourisme sexuel (*Plateforme*) ou parvenaient à atteindre les sommets du marché de l'art (*La Carte*) – alors que, malgré leur velléité dyspepsique, ils *agissaient* sur le monde –, François est résolument en marge. L'histoire se fait loin de lui, et il n'en a tout au plus qu'une conscience oblique : les bouleversements que connaît la France lui parviennent sous la forme de bulletins télévisés (écoutés avec une attention vacillante), de désordres aperçus dans la lointaine perspective d'un boulevard, d'émissions de radio bientôt brouillées par la distance, ou, plus dramatiquement, de cadavres abandonnés

dans une station-service, lors du bref épisode de violence qui précède la prise du pouvoir par la Fraternité musulmane. Vaguement occupé par des tâches d'enseignement accomplies à contrecœur, François n'accorde à la vie publique « *qu'une attention anecdotique, superficielle* » – se disant « *aussi politisé qu'une serviette de toilette* » (comme le narrateur de *Plateforme* se déclarait « *aussi libre qu'un aspirateur* »). L'idée de participer au scrutin ne semble même pas l'effleurer : il préfère fuir Paris aux petites heures, le matin du second tour. Pour lui, la révolution tranquille et théocratique de la France se résume d'abord à la substitution, dans l'accoutrement féminin, du pantalon à la jupe (substitution dont les effets sur la libido masculine – donc sur la paix sociale – sont positifs et immédiats).

Enfin la soumission

Soumission relate comment, sans jamais abandonner cette attitude confinant à l'ataraxie, François passe de l'indifférence inquiète à la conversion, dans un parcours rythmé par les cinq grandes parties du roman. Il y a bien chez lui, au départ, des velléités d'opposition : il refuse de rejoindre la Sorbonne islamisée, préférant prendre une retraite (très) anticipée ; il se réfugie un temps dans un village languedocien, Martel, nommé en l'honneur du vainqueur des Sarrazins. Ce retour vers un réflexe séculaire de résistance s'avère toutefois dérisoire, comme le séjour à Rocamadour (où un élan mystique devant la Vierge noire est attribué à un problème d'estomac) et celui à l'abbaye de Ligugé (gâché par la présence, dans les cellules monacales, de détecteurs de fumée). En fait, François lutte d'autant moins qu'il ne tient pas à lutter. Dans le passage d'un régime républicain exsangue à une France renouvelée, centre d'un empire en construction, il n'y a « *rien à regretter* » (selon l'*excipit* du roman). Courtisé pour son savoir, richement rémunéré en argent et en femmes, le professeur passe finalement outre ses (minces) réserves idéologiques et rejoint sans regret les rangs de ce qu'une seule phrase ose appeler (en italiques) la *collaboration*. François (dont le nom fait une sorte d'*everyman* hexagonal) agit comme un microcosme – jusque dans ses désirs et ses éruptions cutanées. Les destins personnel et national sont liés malgré tout ; la République islamiste est une « *deuxième chance* », pour la France comme pour le narrateur.

Cela dit, au-delà de cette incarnation allégorique (et satirique) du sort collectif, qui lui donne une dimension politique certes inédite, le personnage houellebecquien ne fait que suivre sa pente naturelle vers la soumission

(traduction présumée d'*islam*). Déjà, le narrateur de *Plateforme* refusait la « fantaisie » de Kant selon laquelle « la dignité humaine consiste à n'accepter d'être soumis à des lois que dans la mesure où on peut se considérer en même temps comme législateur ». De façon plus pointue, Jed Martin, le peintre de *La Carte et le territoire*, affirmait qu'« être artiste, [c'est] avant tout être quelqu'un de soumis » (c'est lui qui souligne). François ne fait qu'adhérer plus totalement encore à ce principe, dont l'expression la plus pure ne se trouve ni dans le Coran, ni chez Huysmans (dont la propre conversion éclaire celle de François), mais dans *Histoire d'O*, où s'énonce l'« idée renversante et simple [...] que le sommet du bonheur humain réside dans la soumission la plus absolue ». On ne saurait se surprendre que, chez Houellebecq, la réflexion théologique se dissolve dans des considérations pornographiques.

Pensées, maximes et caractères

Si le personnage reste ainsi fidèle à lui-même, l'écriture houellebecquienne conserve, elle aussi, son élan neurasthénique. Le romancier a toujours privilégié une écriture hachée ; il franchit ici un nouveau seuil, avec de longues phrases haletantes, en parataxe, où les propositions sont séparées par de simples virgules (ou pas), et s'emboutissent l'une l'autre, donnant une impression d'accélération – accélération de la mémoire, de la pensée déferlante, du jugement agacé : « *L'erreur avait été d'organiser ça un vendredi soir, compris-je d'emblée en arrivant sur la pelouse et en faisant la bise à sa femme, elle avait travaillé toute la journée et rentrait chez elle crevée, en plus elle s'était monté la tête à force de regarder les rediffusions d'Un dîner presque parfait sur M6 et avait prévu des choses beaucoup trop sophistiquées, le soufflé aux morilles c'était sans espoir mais au moment où il devint évident que même le guacamole allait être raté j'ai cru qu'elle allait éclater en sanglots, son fils de trois ans se mit à pousser des hurlements et Bruno, qui avait commencé à se péter la gueule dès l'arrivée des premiers invités, ne pouvait lui être d'aucun secours pour retourner les saucisses, alors je vins à son aide, du fond de son désespoir elle me jeta un regard éperdu de gratitude, c'était plus complexe que je ne pensais un barbecue, les côtelettes d'agneau se recouvraient à vive allure d'une pellicule carbonisée, noirâtre et probablement cancérigène, le feu devait être trop fort mais je n'y connaissais rien, si je plongeais dans le mécanisme je risquais de faire exploser la bouteille de butane, nous étions seuls devant un tas de viande carbonisée et les autres invités vidaient les bouteilles de rosé sans nous prêter*

la moindre attention, c'est avec soulagement que je vis arriver l'orage [...]. »

Les formules font encore mouche, que François passe en revue les catégories de consommatrices identifiées par les magazines féminins (« la bobo éco-responsable, la bourgeoise show-off, la clubbeuse gay-friendly, la satanic geek, la techno-zen ») ou qu'il compare l'aménagement du chalet de son père au décor d'« un film porno allemand des années 1970, un de ceux qui se passent dans un relais au Tyrol ».

Le don de Houellebecq pour la remarque lapidaire, le plus souvent teintée de grivoiserie, ne se dément pas non plus. On goûtera (ou déplorera, c'est selon) sa comparaison des Saoudiennes et des Occidentales, les premières délaissant le soir leurs « impénétrables burqas noirs » pour se transformer en « oiseaux de paradis », avec « soutiens-gorge ajourés » et strings de dentelle, quand les secondes, « classe et sexy dans la journée parce que leur statut social [est] en jeu », s'affaissent dès leur retour au foyer, « abdiquant avec épuisement toute tentative de séduction, revêtant des tenues décontractées et informes ». On s'interrogera sur la manière qu'a Houellebecq de traiter Nietzsche (deux fois plutôt qu'une) de « vieille pétasse », ou sur son appréciation des débouchés s'offrant aux diplômé(e)s en études littéraires : « une licence ou un mastère de lettres modernes pourra constituer un atout secondaire » chez Céline ou chez Hermès, « la littérature [...] étant depuis toujours assortie d'une connotation positive dans l'industrie du luxe ». (De façon générale, le livre dresse un portrait désastreux des universitaires, que ne rachète certainement pas leur promotion finale au rang de « mâles dominants ».) Le compilateur pourra colliger de nombreux aphorismes typiquement houellebecquiens, sur le journalisme, la démocratie, la condition du voyageur solitaire, ou ces « deux interlocuteurs essentiels, ceux qui structurent la vie d'un homme : l'assurance maladie, les services fiscaux ».

Si *Soumission* parvient à durer, en dépit de son inscription dans un moment trop précis de l'histoire française, et au-delà des circonstances extraordinaires qui ont accompagné sa publication – si *Soumission*, en somme, parvient à perdre son statut d'événement pour entrer en littérature –, il le devra plus à ces touches de grâce graveleuse, à cette agilité délétère de l'écriture, qu'au scandale un peu surfait de ses fictions religieuses et politiques. ■